

CHAPITRE I

UNE ENFANCE DAUPHINOISE

Bayard naquit dans une famille de petite noblesse du Dauphiné. On ignore la date exacte de sa naissance car c'est seulement en 1539 que, par l'ordonnance de Villers-Cotterêts, François I^{er} rendit obligatoire la tenue des registres de baptême. Symphorien Champier affirme que le chevalier avait quarante-huit ans au moment de sa mort en 1524 ce qui le ferait naître à la fin de 1475 ou au début de 1476. Toutefois, il écrit ensuite qu'âgé d'environ douze ans « il fut donné et baillé » page par son oncle au duc de Savoie, Charles I^{er}. Cet événement se situant en avril 1486, la naissance aurait eu lieu en 1473 ou 1474. Le Loyal Serviteur lui suppose « treize ans ou un peu plus » au moment de son introduction à la cour de Chambéry. Un autre auteur, Expilly, qui publia en 1624 un « *Supplément à l'histoire du chevalier Bayard* » et qui prétend « avoir fait une assez exacte recherche des anciens documents de la Maison celle des Terrails », repousse la naissance du futur chevalier à 1469. Si l'on tient compte des usages de l'époque, une entrée à la cour ducale à douze ans paraît plausible ce qui confirme l'hypothèse d'une naissance en 1473 ou 1474.

Selon Symphorien Champier, le preux chevalier vit le jour dans une maison forte, située à Bayard, dans la châtellenie d'Avalon, dans le nord du Grésivaudan. Des gravures du XVIII^e et du début du XIX^e siècle donnent une idée de ce que pouvait être cette demeure avant les transformations de l'époque contemporaine. Elles montrent une grande

bâtisse carrée, à trois étages, avec des fenêtres à meneaux. Elle est flanquée de quatre tours d'angle, dont une plus élevée que les autres, et donne sur une cour intérieure. Des bâtiments relient cette dernière à une entrée fortifiée, encadrée par deux grosses tours rondes édifiées au milieu du *xvi^e* siècle et qui subsistent de nos jours. Des communs ont été bâtis sur un des côtés et délimitent la basse-cour.

De la terrasse construite devant le corps de logis principal l'on a une vue magnifique sur la combe du Grésivaudan. On peut admirer les vignes plantées sur les derniers contreforts de la montagne, les bocages et les prairies dans la vallée, le cours tumultueux du Breda, enfin la petite ville médiévale de Pontcharra. En face s'élève la masse imposante de la Grande Chartreuse, avec ses pentes couvertes de sapins sombres et ses sommets couronnés par des falaises calcaires. Au nord le massif des Bauges divise le pays en deux. À l'ouest, la cluse de Chambéry conduit vers l'ancienne capitale des ducs et plus au loin vers le lac du Bourget. À l'est, en amont de Montmélian, la vallée de l'Isère permet d'accéder aux hautes terres de la Maurienne et de la Tarentaise.

Le Grésivaudan était appelé par Louis XII le plus beau jardin de France. « C'estoit écrit Symphorien Champier six lieues de pays depuis une seigneurie qu'on appelle Boissière et une autre appelée Avalon, jusques à Grenoble entre deux montagnes, auquel jardin y avait cent maisons de gentilshommes fort antiques et bien édifiées et grasses prairies, vignes, arbres de toutes sortes de fuytages, bons à merveille, lequel jardin estoit arrosé de diverses fontaines, ruisseaux et rivières entre lesquelles estoit une magistrale, l'Isère ». En effet, cette contrée était relativement prospère. Les paysans cultivaient les céréales, la vigne et les arbres fruitiers. Des herbages où paissaient les bovins se trouvaient au fond des vallées tandis que les hautes terres étaient consacrées à l'élevage des ovins. En outre depuis des époques très anciennes, la métallurgie s'était développée autour des mines de fer d'Allevard et Symphorien Champier signale la présence de nombreux martinets (marteaux-pilons) qui battaient le fer. Autour de Pontcharra, la vallée de l'Isère était une zone marécageuse où sévissait la malaria ; elle fut assainie par des moines augustins qui y créèrent un prieuré.

On possède peu d'informations sur les origines de la famille Terrail. Les archives du château Bayard ont disparu, brûlées ou perdues sous la Révolution. Un seul registre des minutes notariales qui enregistraient les actes civils (mariages, testaments) a survécu ; il date de 1482. On a conservé les comptes de la châellenie d'Avallon à partir de 1311 jusqu'en 1490. Mais cette comptabilité se borne à énumérer les noms des assujettis et n'indique qu'incidemment les liens de parenté. Les récits des chroniqueurs ne comblent pas les lacunes des documents d'archives. Le Loyal Serviteur fournit une généalogie sommaire : « Jehan, le trisaïeul du bon chevalier sans peur et sans reproche mourut aux pieds du roy, à la journée de Poitiers ; son bisaïeul à la journée de Crécy ; à la journée de Monthléry demeura son aïeul avec six plaies mortelles sans compter les autres ; et à la journée de Guignegate fut son père si fort blessé que oncques puis ne peut guères partir sa maison ». Expilly remonte plusieurs générations en arrière. Il prétend que les Terrail étaient venus d'Allemagne au temps où les empereurs régnaient sur le Dauphiné et signale qu'un Aubert Terrail avait été tué à la bataille de Varey en 1325. Ces reconstitutions généalogiques sont largement imaginaires et ne reposent pas sur des fondements solides. Elles sont incohérentes et contiennent des invraisemblances. Le Loyal Serviteur situe Crécy après Poitiers ; peut-être a-t-il fait une confusion avec Azincourt. Expilly écrit sans scrupule de conscience que Jehan Terrail, fils posthume de Philippe, mort à Poitiers en 1356, succomba à ses blessures à Verneuil en 1424, à soixante-sept ans, ce qui est un âge bien avancé pour un guerrier. Les chroniqueurs semblent avoir voulu accroître le prestige de leur héros en le faisant descendre d'une antique lignée dont les membres se seraient distingués sur les champs de batailles.

La réalité est moins brillante. Les Terrail appartenaient à une famille de roturiers, de souche probablement rurale, originaire de Grignon, une commune située aux confins du Dauphiné et de la Savoie. Ils possédaient quelques biens et s'étaient élevés dans l'échelle sociale en exerçant des fonctions administratives et militaires. Ils avaient vraisemblablement participé aux combats survenus entre les Français d'une part, les Savoyards et les Anglo-Bourguignons de l'autre.

Ils ne font guère parler d'eux avant le dernier tiers du XIV^e siècle. En 1339, un Pierre Terrail est bien compté au nombre des nobles et liges (nobili et ligii) résidant au mandement d'Avalon. Comme plusieurs des personnes répertoriées dans ce document d'archives furent ravalées par la suite parmi les taillables, on peut en déduire que l'intéressé était un notable roturier. Pierre I^{er}, né avant 1360 et mort en 1387-88, est le premier membre du lignage à avoir accédé « au verger de noblesse » pour employer l'expression de René Verdier. Une enquête réalisée au début du XV^e siècle parmi « les anciens » nous apprend qu'il était en charge de la Maison des Terrail lors de la première pandémie vers 1361. Il mourut vers 1387-1388. Il a rempli à plusieurs reprises les fonctions de vice-châtelain d'Avalon, en 1364-1365 sous l'autorité d'Eymeric Heusson, puis en 1370, enfin de 1377 à 1381 ; en 1382 il devint châtelain en titre. Cet officier delphinal représentait le pouvoir exécutif dans des circonscriptions appelées mandements. Il avait trois tâches principales : assurer la garde du château et prendre la tête des vassaux quand l'ost était convoqué ; poursuivre et châtier les délinquants ; percevoir les redevances seigneuriales. En plus de ses fonctions administratives, Pierre Terrail gérait un petit domaine légué par le dauphin et possédait des terres et une vigne près du château d'Avalon. Il faisait travailler ses terres par des salariés et des domestiques et levait des droits sur les tenanciers. Il était donc à la tête d'un patrimoine assez consistant et même s'il n'était pas qualifié de « nobilis » dans les documents administratifs, il s'était extrait de la roture. Il faut dire qu'à cette époque, la noblesse était une caste moins fermée qu'elle ne le devint plus tard et devait regarnir ses rangs, décimés par les pertes dues aux guerres, en recrutant de nouveaux membres dans la roture.

Pierre Terrail eut cinq fils. L'aîné, Jacques, consolida la position du lignage dans la noblesse en épousant Marguerite, fille illégitime d'Eymeric Heusson, qui avait été le supérieur hiérarchique de son père. Seul membre de sa génération à avoir exercé des fonctions administratives, il fut lieutenant de la châtellenie d'Avalon de 1390 à 1393. Il mourut en 1414-1415. Le cadet, Pierre dit le Vieux, trisaïeul de Bayard, prolongea sa vie jusqu'en 1433-1434 et se montra particulièrement expert en affaires. Grâce aux liquidités obtenues de différentes activités, il

put acheter des biens à Grignon d'où la famille était originaire, puis dans d'autres communes telles que Pontcharra, Saint-Maximin, La Chapelle Blanche. En 1400-1401, il s'installa à Grenoble où il exerça la profession de notaire et, à partir de 1417, il fut procureur fiscal de l'évêque. Au début du xv^e siècle, il fit construire une tour dans le mandement d'Avalon, dans un lieu-dit Bayard, ce qui le mettait sur un pied d'égalité avec les bonnes familles du canton. Il n'usurpait pas des prérogatives nobiliaires car sa famille appartenait déjà depuis une ou deux générations au second ordre.

Toutefois, il avait omis de solliciter l'autorisation requise dans cette région frontalière. Il reçut l'ordre du bailli du Grésivaudan d'arrêter le chantier. Finalement, il obtint en 1404 une licence du gouverneur du Dauphiné, Boucicaut, lui permettant de poursuivre la construction à condition de faire hommage lige au Dauphin. Le document dans lequel cette déclaration est consignée a été conservé. Un troisième fils Guichard n'a pas laissé de trace particulière et on sait seulement qu'il maria sa fille, Antoinette, à Pierre Dedin, d'une famille noble d'Allevard. Deux autres frères, Thibaud et Antoine, entrèrent dans les ordres. Si le premier, mort en 1420, fut simple chanoine, le second (décédé en 1457) eut une brillante carrière et devint supérieur de l'abbaye d'Ainay à Lyon.

Pierre le Jeune, fils de Pierre le Vieux, défraya la chronique et eut une existence mouvementée. Le 4 mai 1421 il fut décrété d'arrestation pour avoir mortellement blessé un voisin à la suite d'un litige concernant l'accès à une vigne. Il réussit à s'enfuir mais ses biens furent mis sous séquestre. Ayant obtenu sa rémission, il fut le premier membre de la famille à choisir la voie des armes. Sous les ordres d'Imbert de Grolée, sénéchal de Lyon, il participa au combat de La Bussière et à la capture du maréchal de Bourgogne (16 septembre 1423). L'année suivante, il fut nommé écuyer banneret et commandant de la garnison du château de Miribel-les-Echelles près de Lyon (octobre 1424). Le 16 septembre 1426, il fut promu capitaine d'Avalon, charge dont il fut évincé le 26 mai de l'année suivante. Cependant sa disgrâce fut de courte durée, car le 30 septembre 1428 le Dauphin lui donna la provision le nommant capitaine et châtelain de La Mure, poste qu'il

occupera jusqu'à la Saint Jean de 1446. Selon Expilly, il aurait participé à la victoire d'Authon en 1430 opposant l'armée royale aux forces des Savoyards et des Bourguignons où « parut la valeur de la noblesse de Dauphiné ». Il était très courageux et ses prouesses lui valurent le surnom de « l'Épée Terrail ». Il fit un beau mariage en épousant Marie de Bocsozel, appartenant à un lignage renommé de la région. En 1451, il dicta son testament et mourut vraisemblablement peu après.

Son fils Aymon, le père de Bayard, mena une vie plus régulière et plus calme. Prudent, il s'abstint de prendre parti dans le conflit opposant le roi de France, Charles VII, au dauphin Louis, le futur Louis XI et nous apprenons que, lors de l'attaque menée par ce dernier pour prendre Grenoble en 1458, il était paisiblement dans sa maison à jouer aux dés. Il fut en 1460 et 1461 châtelain d'Avalon. En 1465, il combattit dans les rangs de l'armée royale lors de la bataille de Montlhéry contre les princes rebelles. Déjà relativement âgé (il devait avoir plus de cinquante ans), il participa à la bataille de Guinegatte gagnée sur les Bourguignons en 1479 au cours de laquelle il fut grièvement blessé. Après ce fait d'armes, il vécut dans son manoir de Bayard ou dans sa maison de Grenoble et il se consacra à l'éducation de ses enfants et à l'administration locale. On apprend qu'il fut chargé en 1491 par le gouvernement du Dauphin d'inspecter les travaux d'endiguement du Drac dont les inondations ravageaient périodiquement Grenoble. Il ne négligeait pas pour autant ses affaires personnelles. Le 30 avril 1490, il signa un contrat avec le prévôt de l'église Saint-André de Grenoble pour l'achat d'un pré de quarante sétérées (espace pouvant être ensemencé par un setier de blé) à La Plaine. Il acheta aussi un pré de cinq cent mille écus au seigneur de Chalencon. Il mourut vers 1496.

Comme son père, Aymon Terrail avait fait un mariage avantageux. En épousant Hélène Alleman il entra dans un des lignages les plus huppés du Dauphiné. Cette famille faisait remonter son ancêtre fondateur au XIII^e siècle. Elle s'était par la suite divisée en plusieurs branches hautement titrées et possédant des biens considérables : les seigneurs d'Uriage, les seigneurs de Sechilienne, les seigneurs de La Roche-Chinaud, les seigneurs de Laval. Elle comptait parmi les figures qui l'avaient illustrée des chefs de guerre et des prélats. Le

cardinal Louis Alleman fut extrêmement célèbre. Issu de la branche d'Uriage et né en 1385, il avait siégé au concile de Constance qui mit fin en 1415 au grand schisme d'occident. Favori de Martin V, il fut successivement évêque de Maguelonne, archevêque d'Arles et reçut le chapeau de cardinal en 1426. Il contribua activement à l'élection au trône de Saint-Pierre d'Amédée VIII de Savoie. Il mourut de la peste à Salon de Provence en 1450.

L'année même où le cardinal rendait son âme à Dieu, un autre membre de la famille Alleman, Siboud, issu des seigneurs de Séchilienne, était choisi comme évêque par le chapitre de Grenoble. Le dauphin Louis, qui voulait imposer son candidat, refusa son agrément. Tous les membres de la famille Alleman se concertèrent et apportèrent leur soutien à leur parent. Finalement, ce dernier put prendre possession du siège épiscopal en 1454. Il administra fort bien son diocèse et acheva la reconstruction du chœur de la cathédrale. Malgré cela, en 1475, Louis XI devenu roi, lui imposa un coadjuteur à sa dévotion, un prélat suisse, Jost de Silenen. Le problème se reposa après la mort de Siboud, en 1477. Le chapitre désigna pour lui succéder son neveu, Laurent Alleman. Ce dernier se heurta à son tour à l'hostilité de Louis XI, qui n'hésita pas à le faire expulser du Dauphiné. Il lui offrit à titre de compensation l'évêché d'Orange, qui n'était pas sans importance. Pour achever de le convaincre, il ajouta à son offre les abbayes de Saint-Sernin de Toulouse et de Saint-Martin de Misère. Toutefois Laurent Alleman resta inflexible et continua de revendiquer Grenoble. Une grande partie du clergé et des fidèles le soutenait. La situation demeura bloquée pendant plusieurs années et Jost Silenen, qui avait été nommé dans l'intervalle évêque de Sion, continuait d'administrer le diocèse de Grenoble. Une solution ne put être trouvée qu'en 1483 après la mort de Louis XI. En février 1484, Anne et Pierre de Beaujeu, qui exerçaient la régence, cédèrent « aux requêtes et remontrances » des états provinciaux et demandèrent au pape de rétablir Laurent Alleman sur le siège épiscopal. Le 8 mars 1484, l'évêque reçut les bulles d'investiture du pape et, le 14 août, il faisait son entrée solennelle à Grenoble. Il se révéla un excellent prélat, pieux et dévoué à ses ouailles. Il fit adopter de nouveaux statuts synodaux, fonda des établissements

religieux et entretint des rapports étroits avec saint François de Paule. Il jouera un rôle important dans la vie de Bayard.

Ce dernier devait avoir une dizaine d'années quand son oncle prit possession du siège épiscopal. Il vivait dans le foyer familial au manoir de Bayard ou dans la maison de Grenoble. Selon le Loyal Serviteur, son père était « moult de grande stature et bien formé de membres » mais il était affaibli et rendu invalide par ses blessures. Sa mère était petite, « pleine de cœur, très dévote et toute à Dieu ». Elle exerça une forte influence sur Bayard qu'elle éleva dans la foi chrétienne. La religion sera une composante essentielle de la personnalité du preux chevalier. Le couple eut, d'après ce que nous savons, quatre fils et quatre filles. Il n'était pas extrêmement riche. Les terres entourant le domaine de Bayard ne représentaient guère plus de sept hectares. Aymon possédait quelques vignes et des champs dans d'autres lieux ; néanmoins cela ne permettait pas de mener grand train de vie, d'autant qu'il fallait nourrir une famille.

On possède peu de renseignements sur les jeunes années de Pierre Terrail. Le Loyal Serviteur entra en relations avec lui assez tardivement et son récit est peu circonstancié, du moins en ce qui concerne ses jeunes années. Les gestes de la vie du preux chevalier de Symphorien Champier ne sont guère plus détaillés et ne concordent pas toujours avec ce qu'écrit Jacques de Mailles. On peut penser que le jeune Pierre Terrail pratiqua les jeux et les sports de la noblesse rurale. Il apprit à monter à cheval, à tirer à l'arc et peut-être à manier une lance. Il découvrit très tôt les plaisirs de la chasse, sport qu'il a toujours affectionné. Ses parents lui enseignèrent les rudiments de la politesse et des usages du monde. Sans doute le jeune garçon fut-il bercé du récit des exploits des paladins antiques qui constituaient la matière des romans de chevalerie alors très en vogue. Ce serait cependant une erreur d'imaginer le jeune Terrail comme un lecteur passionné des œuvres de fiction. En effet il n'avait pas fait des études approfondies. Symphorien Champier rapporte qu'il « fust tenu aulx escolles » par son oncle, l'évêque Laurent Alleman. Ces établissements, qui dépendaient des diocèses, des monastères et dans le midi des municipalités, dispensaient un enseignement élémentaire. Leurs élèves apprenaient la lecture,